

Chair de poule

LA NUIT DES PANTINS

R.L. STINE

Texte français de Charlie Meunier

Éditions

 SCHOLASTIC

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Stine, R. L.

[Night of the living dummy. Français]

La nuit des pantins / R.L. Stine ; texte français de Charlie Meunier.

(Chair de poule)

Traduction de : Night of the living dummy.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-1-4431-5269-3 (couverture souple).—ISBN 978-1-4431-5274-7

(html).—ISBN 978-1-4431-5275-4 (html Apple)

I. Titre. II. Titre: Night of the living dummy. Français. III. Collection:
Stine, R. L. Chair de poule.

PZ23.S85Nui 2016 j813'.54 C2015-906053-2

Copyright © Scholastic Inc., 1993.

Copyright © Bayard Éditions, 2011, pour le texte français.

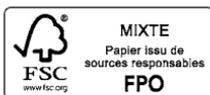
Copyright © Éditions Scholastic, 2016, pour la version canadienne-française.

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour toute information concernant les droits, s'adresser à Scholastic Inc., 557 Broadway, New York, NY 10012, É.-U.

Édition publiée par les Éditions Scholastic,
604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 16 17 18 19 20





— Mmmmm! Mmmmmm! Mmmmmmm!

Lucie Lafaye se démenait pour attirer l'attention de sa sœur jumelle.

Caro Lafaye leva les yeux de son livre. Au lieu du joli visage de Lucie, elle se trouva face à une bulle rose presque aussi grosse que la tête de sa sœur.

— Pas mal, reconnut Caro sans enthousiasme.

D'un geste brusque, elle fit éclater la bulle en y enfonçant son doigt.

— Eh! cria Lucie, indignée, quand la gomme se colla sur ses joues et son menton.

Caro se mit à rire.

— Bien fait!

En colère, Lucie arracha le livre des mains de sa sœur et le referma d'un coup sec.

— Oh! J'ai perdu ta page! s'exclama-t-elle.

C'était le genre de choses que Caro détestait.

L'œil menaçant, Caro récupéra son livre. Lucie commença à se frotter le menton.

— Je n'avais jamais fait une aussi grosse bulle, dit-elle, mécontente.

— Moi, j'en ai fait des bien plus grosses que ça! rétorqua Caro avec mépris.

— Vous êtes vraiment incroyables, toutes les deux, grommela leur mère en entrant dans la chambre pour déposer une pile de linge bien plié sur le lit de Lucie. Faut-il vraiment que vous soyez toujours en rivalité, même pour les bulles de la gomme à mâcher?

— On n'est pas en rivalité, marmonna Caro.

Elle rejeta en arrière sa queue de cheval et reprit sa lecture.

Les deux filles avaient les cheveux blonds et raides. Ceux de Caro étaient longs, et en général elle les attachait derrière ou sur le côté. Lucie, elle, les portait très court.

C'était le seul moyen de les distinguer l'une de l'autre; en dehors de cela, elles étaient absolument identiques. Elles avaient toutes les deux le front large et les yeux bleus et ronds. Dès qu'elles souriaient, des fossettes se creusaient sur leur visage. Comme elles rougissaient facilement, leurs joues pâles devenaient alors toutes roses.

— Est-ce que j'ai réussi à tout enlever? demanda Lucie en frottant son menton rouge et collant.

— Pas tout, répondit Caro en lui jetant un coup d'œil. Tu en as dans les cheveux.

— Super!

Lucie toucha à ses cheveux, mais n'y trouva rien.

— Je t'ai encore eue! ricana Caro. Ça marche à tous les coups!

Exaspérée, Lucie se tourna vers leur mère qui était en train de ranger des chaussettes dans un tiroir de la commode.

— Maman, quand est-ce que j'aurai ma chambre?

— À la saint-glinglin, répondit Mme Lafaye.

— C'est ce que tu me réponds toujours, gémit Lucie.

Sa mère haussa les épaules.

— Tu sais bien qu'on n'a pas de place en trop, ma chérie.

Elle se tourna vers la fenêtre. Le soleil brillait à travers le rideau transparent.

— Il fait un temps magnifique. Que faites-vous à l'intérieur?

Elle fut interrompue par un aboiement strident qui venait du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce qui lui arrive encore à Bayou? dit-elle sur un ton irrité, car le petit terrier noir

passait son temps à aboyer. Si vous le sortiez, ce chien?

— Bof! Ça ne me dit rien, marmonna Caro, le nez dans son livre.

— Et si vous preniez ces superbes vélos que vous avez eus pour votre anniversaire? proposa Mme Lafaye, les mains sur les hanches. Ces vélos dont vous aviez absolument besoin. Vous savez, ceux qui n'ont pas bougé du garage depuis le jour où on vous les a offerts.

— D'accord, d'accord. Pas la peine d'être ironique, maman.

Caro se leva, s'étira et jeta son livre sur le lit.

— Ça te dit? demanda Lucie à Caro.

— Quoi donc?

— D'aller à la place publique à vélo, on y trouverait peut-être quelqu'un de l'école.

— Tout ce qui t'intéresse, c'est de voir si Kevin est là, répondit Caro en faisant une grimace.

— Et alors? se défendit Lucie en rougissant.

— Allez, allez prendre de l'air frais, insista Mme Lafaye. Je vous retrouve tout à l'heure. Je vais faire des courses au supermarché.

Lucie se précipita vers la porte :

— La dernière arrivée est la plus nulle!

Le soleil de l'après-midi brillait haut dans un ciel sans nuage. Bayou jappait frénétiquement sur leurs talons. L'air était sec et immobile. On se

serait cru en été plutôt qu'au printemps, ainsi les deux filles étaient vêtues légèrement. Caro se dirigea vers la porte du garage, mais elle s'arrêta pour examiner la maison d'à côté.

— Regarde, les murs sont déjà montés, fit-elle remarquer à sa sœur.

— C'est fou ce que cette nouvelle maison se bâtit vite!

Les ouvriers avaient commencé le chantier pendant l'hiver. En mars, on avait coulé les fondations. Caro et Lucie étaient venues explorer les lieux quand ils étaient déserts, tentant de repérer l'emplacement des différentes pièces.

Et maintenant, les murs étaient construits. La maison se dressait au milieu de poutres empilées, d'un amas de briques, de ciment et d'outils divers.

— Personne n'y travaille aujourd'hui, remarqua Caro. Elles s'approchèrent.

— À ton avis, qui va y emménager? demanda Lucie. Peut-être un sublime garçon de notre âge! Peut-être de sublimes jumeaux!

— Beurk! répondit Caro d'un air dégoûté. Des jumeaux? Ce que tu peux être quétaine! Je ne peux pas croire qu'on soit de la même famille, toi et moi!

Lucie était habituée aux sarcasmes de sa sœur. Être jumelles représentait pour toutes les deux un immense bonheur et un grand malheur. Elles

avaient tant de choses en commun – leur aspect physique, leurs vêtements, leur chambre – si bien qu’elles étaient plus proches que le sont en général les sœurs. Mais justement parce qu’elles se ressemblaient tellement, elles ne pouvaient s’empêcher de s’enquiquiner en permanence.

— Il n’y a personne. Allons l’explorer! proposa Caro.

Lucie la suivit de l’autre côté du jardin. Un écureuil, hissé à mi-hauteur d’un gros érable, les observait d’un air inquiet. Elles se frayèrent un chemin à travers les buissons bas qui séparaient les deux terrains. Puis, dépassant les piles de bois et le gros tas de briques cassées, elles grimpèrent sur la dalle de béton. On avait cloué un morceau de plastique épais devant l’ouverture où serait installée la porte d’entrée. Lucie en souleva un coin et les deux filles se glissèrent à l’intérieur. Il y faisait sombre et frais : cela sentait bon le bois coupé. Les murs étaient en place, mais rien n’était encore peint.

— Attention! dit Caro. Regarde par terre!

Du doigt elle désigna de gros clous qui jonchaient le sol.

— Si tu marches dessus, tu attraperas le tétanos et tu mourras.

— Tu serais bien contente!

— Je ne veux pas que tu meures, ricana Caro. Juste que tu attrapes le tétanos.

— Très amusant, dit Lucie d'un ton sarcastique. Caro prit une inspiration profonde :

— J'adore l'odeur de la sciure! On se croirait dans une pinède.

Elles allèrent explorer la cuisine.

— Tu crois qu'il y a du courant là-dedans? demanda Lucie en montrant une poignée de fils noirs qui pendaient du plafond.

— T'as qu'à en toucher un pour voir, lui proposa Caro.

— Essaie d'abord.

— Caro haussa les épaules. Elle s'apprêtait à suggérer de visiter le premier étage quand, soudain, elle entendit un bruit. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Eh? Il y a quelqu'un?

Lucie s'immobilisa au milieu de la pièce. Les deux filles écoutèrent.

Silence. Puis elles entendirent des pas légers et rapides. Tout près. À l'intérieur de la maison.

— On s'en va! chuchota Caro.

Lucie était déjà en train de plonger sous le plastique qui protégeait l'ouverture béante. Elle sauta du perron et se mit à courir vers leur jardin.

Caro s'arrêta au bas du perron et se retourna vers la maison.

— Eh! Regarde!

D'une des fenêtres latérales s'échappait un écureuil. Il atterrit à quatre pattes sur le tas de briques et cavala vers l'érable dans le jardin des Lafaye.

Caro se mit à rire :

— Ce n'était qu'un simple écureuil.

Lucie s'arrêta près des buissons :

— T'en es sûre?

Elle hésitait, les yeux fixés sur les fenêtres de la nouvelle maison. C'était un écureuil drôlement bruyant. Quand elle détourna son regard, elle constata avec surprise que Caro avait disparu.

— Eh! Où es-tu?

— Je suis là. J'ai repéré quelque chose!

Il fallut un petit moment à Lucie pour trouver sa sœur. Caro était à moitié cachée derrière une grande benne à ordures noire posée tout au fond du jardin. Elle avait l'air de fouiller à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? cria Lucie.

Caro, occupée à remuer des objets, ne parut pas l'entendre.

— Qu'est-ce que tu fais? insista Lucie en s'avancant.

Caro ne répondit pas. Puis, lentement, elle sortit quelque chose de la benne et le leva à bout de bras. Deux bras et deux jambes s'agitèrent mollement. Lucie distingua une tête brune.

Une tête? Des bras et des jambes?
— Oh non! cria Lucie horrifiée en se cachant le
visage dans les mains.